

# Florian Pharaon de Balbaac

Par Louis-Gaspard Siclon

**C'était l'époque où la France se définissait de Dunkerque à Tamanrasset...**

Florian Pharaon de Balbaac est né à Marseille, le 21 janvier 1827. Il était le petit-fils de l'ancien interprète qui servit Bonaparte durant la campagne d'Égypte,



Florian Pharaon

et le suivit en France pour y faire souche. Son patronyme fit germer un jeu de mot dans la bouche de Théophile Gautier : « C'est le nom d'une bergerie au pied des pyramides ». Dans sa préface de « La vie en plein air », Cherville prouve que la finesse du sang oriental de Florian Pharaon, qui coule dans les veines de cet algérien de Paris, l'a merveilleusement servi. Sous le Second Empire, il eut les fonctions d'interprète aux Affaires Algériennes, puis de secrétaire particulier de Napoléon III, ce qui lui valut, en 1869, la Croix de la Légion d'Honneur. Ceci explique, dans sa bibliographie, les deux relations des déplacements du monarque, le premier dans le Nord et le second en Algérie. L'expérience algérienne de Florian

Pharaon lui fait publier deux ouvrages à la gloire de ces soldats : « Nos soldats d'Afrique, les spahis, les turcos » en 1864, et les « Récits Algériens » en 1871. Le chapitre « Le soc et l'épée » est la reprise de la devise du Maréchal Bugeaud « Ense et aratro » (par l'épée et par la charrue) à la gloire du colon militaire qui mit en valeur les plaines incultes de l'Algérie. En 1866, Florian Pharaon débute dans le milieu bouillonnant du journalisme avec le poste de rédacteur en chef de « l'Étincelle », en compagnie de Roger de Beauvoir et Gustave Aimard. La chute de l'Empire le libère de ses fonctions, et il entre à la rédaction du Figaro. Il y animera, durant 20 ans, la rubrique « Plein Air », chronique du monde de la chasse et du sport en général, en Europe. L'année sportive, de septembre 1885 à août 1886, a été rassemblée et éditée sous ce même titre, en 1887. Ces chroniques imposent des relais d'informateurs derrière chaque haie où chasse

une personnalité, derrière chaque frontière des pays de l'Europe où la chasse est en honneur. Le chasseur pouvait retrouver, au-delà de la Méditerranée, le migrateur qui avait fui les frimas, ou bien la perdrix capturée en Algérie pour repeupler les tirés de Compiègne, sous les directives d'Alphonse de La Rüe. Tout l'arc en ciel politique y est représenté, depuis le duc de Joinville ou Nemours, jusqu'au Président de la République, Jules Grévy. Tout l'éventail social, depuis le richissime chocolatier Henri Menier, en forêt de Villers-Cotterêts, jusqu'à l'humble porteur de fusil de Dordogne. Il attribue la raréfaction du gibier à la croissance du nombre de chasseurs, 380 000 à cette date. Toujours suivant Cherville, Florian Pharaon devient l'égal du marquis de Dangeau, le chroniqueur du grand siècle de Louis XIV.

### **L'embryon de la Belle Epoque**

Cette chronique de Florian Pharaon fourmille de détails et d'anecdotes. Ne vous méprenez pas, le pedestrian est un sportif ! Vènerie, chasse à tir, yachting, canotage, sports équestres dont les rallye-papers, salons de peinture où sa fille Jeanne est primée, tous ces sports sont repris avec leurs champions. C'est un ballet mondain fort utile pour recomposer l'histoire sportive de cette époque. « Si les questions sérieuses ont rarement plus de vingt-quatre heures d'existence, pourquoi exercer son talent sur ces choses frivoles ? Le prétexte n'est rien, ce qui compte, ce sont les mouvements de l'âme... Quand on arrive au dénouement, démolisseurs d'empires ou massacreurs d'alouettes ne sont pas plus avancés l'un que l'autre... ». Heureusement, chacun sait combien la passion est le moteur du chasseur. Tout est bon pour être croqué par la plume agile de Florian Pharaon. Simultanément, il couvre de sa chronique les pages de « la Gazette des Chasseurs ». Il y annonce les publications du Cabinet de Vènerie, et déplore l'adoption de l'article 8 d'un projet de loi qui interdirait à la femme de prendre un permis de chasse. Que de rires à la lecture de cette manœuvre militaire à Dinan : un lièvre « émotionné » par la pétarade des tirailleurs qui s'opposaient en deux camps, sauta, de désespoir, sur la poitrine étoilée d'un commandant, qui le fit prisonnier...

### **Traduire, c'est transposer**

Florian Pharaon s'attela, avec brio, à mettre à la disposition du lecteur français, le texte de Sid Mohamed El Mangali, sur la vènerie arabe. Cherville en fit la préface et le compare à notre « Livre du Roi Modus », une des pierres angulaires des textes cynégétiques du Moyen-Age. La critique fut unanime pour en saluer la qualité, car « il sait l'arabe comme personne, et qu'il n'est étranger à aucune finesse cynégétique ». Une partie présente l'autourserie, mais aussi des textes sur la chasse de l'onagre à cheval, une des plus difficiles tant cet animal est méfiant. Dans ces contrées, le guépard peut remplacer le lévrier, mais que de patience pour le dresser. Cet auteur du 10<sup>e</sup> siècle dépasse la technique cynégétique, car le cœur, l'esprit et la religion transfusent une dimension spirituelle dans les 62 chapitres sur l'art de la poursuite des

animaux, et comment les atteindre. Un autre ouvrage, « Le fusil sur l'épaule », se décompose en deux parties : 18 nouvelles dont 15 sur la chasse dans le Maghreb, et 83 recettes de « A comme Ailloli à V comme vanneaux à l'Eminence ». Dans ces écrits, il faut retenir « La culotte du gendarme », une ode à l'intelligence du chien. « Le fusil sur l'épaule » donne également une image d'après chasse, sans violence, où l'on cultive l'art de la table. Dans « Le lièvre de M. Dumoulin », les ruses d'un capucin nouent une idylle entre la fille du propriétaire, dont il casse les légumes, et le fougueux chasseur. Une fois encore, on apprend que le lièvre jouait à lièvre perché pour déjouer son poursuivant. Ainsi, dans cette Algérie des premiers temps de la colonisation, on retrouve des personnages haut en couleur : le capitaine de spahis Louis-César de Pons, ou le sous-lieutenant Brunetière, qui finira colonel du 1<sup>er</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique. Les chasses faites à la tête de leur smala, était rythmée par leurs fanfares spéciales, dont la « Bérrouaguia » du nom de leur campement, à 80 km d'Alger, à côté de Médea.

### **Les animaux chassés**

Ils sont qualifiés, comme dans nos romans médiévaux. Le lion est « le seigneur à grosse tête », la panthère « le chat de notre Seigneur Salomon » et la hyène « le chien de Satan ». Le chacal, lui, est à part. Il a la finesse de nez et le courage du chien, la ruse du renard et la perfidie du loup. Avec cet animal doté de tant de qualités, Monsieur des Allis se constitua un vautrait avec des chacals dressés. Puis, avec « Petit saut », Pharaon nous emmène jusqu'en Perse, où le shah chasse tant à tir qu'au vol. Il est l'un de ces conteurs qui, le soir à la veillée, vous emmaillotte dans des souvenirs de plus en plus oniriques. C'est un plaisir de se laisser envoûter par ses descriptions cynégétiques, des deux côtés de la Méditerranée. Cet écrivain est aussi habile au coup de plume qu'au coup de fusil, et savoir ajouter le mirage exotique des chasses de l'Algérie à notre patrimoine est une excellente contribution. Saluons donc d'une dernière décharge de nos mousquets de fantasia, ce bon auteur.

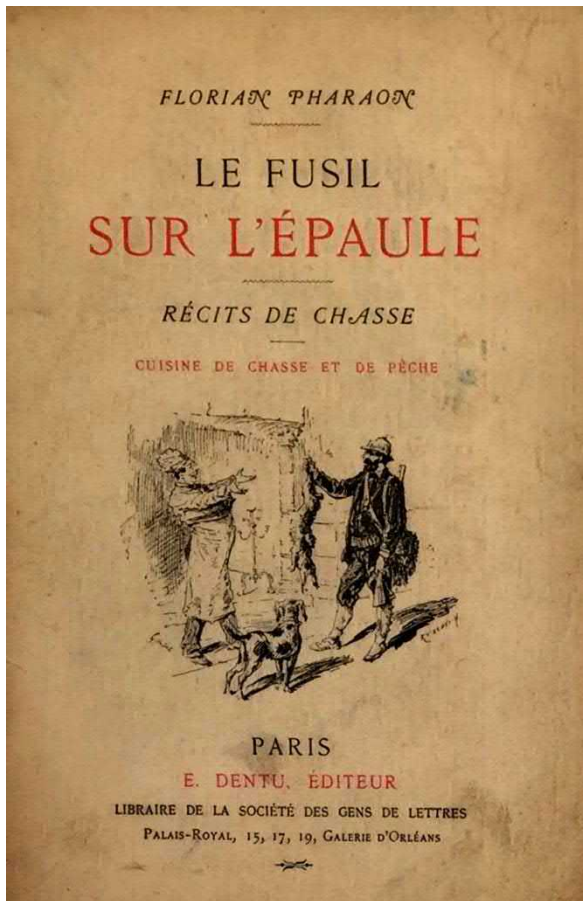
### Extraits

#### **La chasse à la perdrix à courre**

Le spahi s'avança, descendit de cheval et me présenta, avec l'emphase majestueuse du musulman, un large pli officiel, orné d'un majestueux cachet rouge aux armes de l'Empire.

- De la part du Général Yussuf, me dit-il en tendant la missive, qu'Allah te rende victorieux et te garde de l'atteinte des balles des jours de poudre...

Le général Yussuf me chargeait de faire la chasse aux perdrix rouges pour la vènerie impériale... A l'ordre du général, le caïd s'était humblement incliné à sa recommandation, de prendre le gibier gallinacé en bonne santé. Il haussa dédaigneusement les épaules, mais ce mouvement irrespectueux ne m'échappa point.



- Eh bien, fis-je, combien faut-il de perdrix vivantes sans meurtrissures ?

- Le général en demande une centaine de couples

- Les bergers, en quinze jours, en prendront dix paires mal assorties. Tu ne connais pas les perdrix, toi !

Il s'indigna.

- Comment, nous ne connaissons pas la perdrix ? La perdrix est un gallinacé rangé parmi les espèces du genre tétras ; elle se distingue de ses congénères par l'absence d'ergots. Cette famille comprend les perdrix proprement dites, les francolins, les colins et les cailleux. Leurs mœurs sont connues de toute antiquité et Hérodote...

Je l'interrompis

- Que veux-tu dire ?

- Sidi, me répondit-il, l'Empereur demande des couples de perdrix dans le but de

repeupler des contrées ?

- Certainement

- Alors, il faut des couples assortis

- Qu'entends-tu par-là ?

- La perdrix est une épouse constante et le coq n'est pas un coureur d'aventures. Il lui faut une compagne de son choix. Entre mille, il la reconnaîtra. Les bergers prendront au filet des mâles et des femelles qui s'accoupleront difficilement. La veuve meurt poitrinaire et le veuf devient fou. En compagnie, le père et la mère surveillent les amours des enfants... et bien avant l'époque des amours, les perdrix se dispersent par couples. Or, si le sultan des Français veut des couples reproducteurs, il faut prendre du même coup le coq et la poule

- Cela me paraît difficile, dis-je

- Oui et non et non, si on les chasse à courre.

Il bondit sur place, et j'avoue franchement que je fus tellement stupéfait que je me demandais s'il ne se moquait pas de moi. Prendre des perdrix à la course me paraissait aussi fabuleux que prendre la lune avec les dents.

- Nommez-moi grand veneur tout de suite, s'exclama-t-il et les volontés du général Yussuf seront accomplies demain avant la prière du crépuscule... Vous vous placerez par groupe de trois à une distance d'une demi-portée de fusil les uns des autres, et vous vous échelonnerez du haut en bas de la montagne. Les rabatteurs inférieurs ne se mettront en course que lorsque les rabatteurs supérieurs auront fait lever une compagnie. La perdrix levée tire toujours vers

la plaine, et que chacun de vous confectionne des cages... Encore un mot, vous savez aimer les femmes ?

Un murmure rieur répondit au caïd

- Eh bien, quand votre main s'abattra sur la perdrix épuisée, qu'elle soit aussi légère que lorsqu'elle dénoue les tresses de la fiancée...

Le lendemain, au signal, les rabatteurs du sommet se mirent en marche. Les compagnies de perdreaux partaient sous leurs pieds, et les volées étaient de courte portée. A cette heure matinale, les ailes étaient alourdies par la rosée de la nuit. Aussitôt que la compagnie prenait pied, de nouveaux traqueurs les lançaient derechef. A la quatrième remise, les compagnies se débandèrent par couples et la poursuite finale commença. Le vol devenait de plus en plus court, les perdrix rasaient terre et n'attendaient pas d'être relancées pour chercher à s'éloigner. Nous suivions à cheval cette course folle. Nous étions arrivés ainsi dans la plaine d'Amoura qui borde le Chelif. Quelques couples vigoureux avaient pu traverser la rivière. Ceux-ci étaient sauvés.

- Regardez, nous dit le caïd, la chasse touche à sa fin. Vous allez voir toutes ces perdrix traquées une à une, tenter de s'élever perpendiculairement, puis retomber sur place. C'est le suprême effort, et on n'a plus qu'à tendre la main pour la ramasser...

Effectivement, nous vîmes de distance en distance, les perdrix tenter le haut vol, puis retomber. Alors un traqueur s'approchait, le burnous tendu sur le bras, et se précipitant, le jetait sur l'oiseau épuisé. La cage était apportée, et la pauvre bête, les ailes ballantes, y était placée.

- Sais-tu ce que dit le mâle lorsqu'il est pris ?

- Non

- Il dit dans son cœur : conserve-moi dans ma détresse, ma bonne couveuse

- Et la femelle ?

- Ecoute-là, elle dit : koulou-lou hasni, koulou-lou hasni ! Dis-lui mon chagrin, dis-lui mon chagrin !

Le mâle était silencieux et la femelle roucoulait. Vers midi, nous rentrions à notre bivouac. La chasse avait duré six heures, sur une superficie de quatre lieues carrées, et dans la soirée, on expédia au général Yussuf deux cent soixante couples de perdrix rouges qui ont fait lignées dans les tirés de Saint Germain et ceux de Compiègne.

### **Les exploits de Jules Gérard**

Tueur du lion rouge et du lion noir, Gérard était un poète et un tragédien sans le savoir, et nous fit frissonner. Vers huit du soir, il disposa son affût sur le talus ayant la clairière devant lui. Il apprêta ses armes, un couteau de chasse dégainé qu'il déposa à sa droite, une carabine en réserve à sa gauche et il tenait armé dans sa main la carabine qui venait de lui être offerte par les membres du Jockey-Club. La lune était splendide. Soudain, le cabri bêla et un grognement formidable lui répondit. Le lion suivait le sentier. « Mon cœur battit, nous dit Gérard, et j'envoyai ma meilleure pensée à ma mère, et ce qui m'en restait à



l'œil noir. Je m'appuyai sur la jambe droite, et après m'être assuré que ma carabine de réserve et le couteau de chasse était à portée, je me mis en garde, fouillant du regard l'ombre du maquis. Le lion rugit encore. Il était tout près, et je vis le chevreau, saisi d'épouvante, faire un effort pour briser sa corde, puis tomber, terrifié sur le flanc. Le vent bruissait dans les broussailles et gênait la perception de l'oreille, les branchages se courbaient et pour ne pas être surpris, je me fatiguais par un épaulement d'attente. Vigilant, je surveillais la sente lorsque derrière moi je sentis un souffle chaud et infect. Je tournai la tête. Tout le sang afflua au cœur et je crus que j'allais m'évanouir. A deux pas de moi, derrière mon dos, je vis une tête de lion fantastique, les yeux phosphorescents et la



gueule bavant de convoitise. Je crus qu'il me fallait mourir. Je me signais en me retournant sur le ventre, et, à bout portant, sans viser, à la grâce de Dieu, je lâchais la détente. Le lion bondit par-dessus de ma tête, m'entraînant sur la pente du talus. Lorsque je me relevais, un silence de mort régnait autour de moi. La brise même avait suspendu son souffle. A mon coup de feu, les Beni-Hassen accoururent. Le chevreau avait rompu sa corde, et le lion avait disparu. A l'aube, nous battîmes le maquis, en suivant la trace de sang... ». Je suis impuissant à rendre l'éloquence de Jules Gérard et l'impression que son récit fit sur nous.

A Barral, une harde de lion faisait chaque nuit de terribles ravages dans les parcs des colons et des Arabes. Je partis aussitôt, fis le pied et reconnus les empreintes d'une troupe, parmi lesquelles se trouvaient celles d'un lion gigantesque. Les Arabes, qui me firent le rapport, me dirent que c'était l'empreinte d'un lion noir. Je passais trente-huit nuits à l'affût, appâté d'une proie, vivante, sans parvenir à l'attirer... Un soir, la nuit venue je me postais dans les broussailles, à quelques mètres d'un nouvel appât, un cheval mort. Un rugissement éclata, puis le silence se fit. La lune disparut vers deux heures du matin et immédiatement j'entendis un animal bâfrer. Le lion était devant moi. L'obscurité était complète. Immobile comme une statue, j'attendis patiemment jusqu'à l'aube. J'aperçus alors une forme noire et je crus que c'était le fameux lion noir. Déjà, j'épaulais lorsque je reconnus que la masse n'était autre que l'appât. Au même instant, je vis quelque chose de clair, qui parût et disparût. C'était un jeune lion, qui, de temps à autre, levait la tête. Une idée bizarre et saugrenue me vint. Je sifflais, espérant que le jeune me regarderait de face et que je pourrais le tirer à la tête. A mon coup de sifflet, il bondit dans la broussaille. Je tirai au juger... Le soir, je revins, le cheval, qui avait déjà quatre

jours de pourriture, infectait l'air. Pour combattre la puanteur, je m'étais muni d'un flacon d'alcool de menthe. En me postant, je mis en fuite quelques hyènes et un troupeau de chacals qui gagnèrent le bois en jappant. Vers minuit, un rugissement épouvantable retentit à environ un kilomètre de moi. Vingt minutes après, j'entendais comme un troupeau de bœuf qui arrivait en froissant les broussailles. Ma carabine était chargée d'une balle de mon invention. Un lion parût et se jeta en plein sur le cheval ! Je l'ajustais, mais au même moment, un énorme lion se présentait du côté opposé. Le cœur commença à me battre. Celui-là était le lion noir ! Il se dirigea droit sur moi et s'arrêta à quatre pas en poussant un rugissement à étourdir un sourd. Je lâchai la détente et ne vis plus rien. J'entendis seulement le lion rouler dans la broussaille en rugissant. Les lions de sa famille vinrent probablement l'entourer car ils firent une musique qui me glaça d'effroi. Je me retirai prudemment, les laissant à leur chant d'agonie et je rentrai à Barral. Au jour, je battis le maquis et trouvais ma bête. C'était le plus beau lion noir que l'on eût jamais vu. Il pesait 320 kilogrammes. Ma balle explosive l'avait pour ainsi dire foudroyé. Sa peau m'est restée comme le plus beau trophée de ma vie de chasseur, et jamais je ne m'en séparerai pour toutes les richesses de la Patagonie que je viens de visiter.